

Belle-Ile-en-Mer 1997

Par Alain Rémond

J'ai sous les yeux une très belle photo, dont la contemplation me plonge dans un abîme de perplexité. Elle occupe toute une demi-page, en hauteur, dans *Libération* daté du lundi 2 janvier. Sa fonction est d'illustrer un article intitulé : « La loi littoral n'arrive pas à freiner l'urbanisation ». C'est une photo de ciel et de mer. En haut le ciel, en bas la mer. La ligne qui détermine l'un et l'autre est presque invisible : le ciel se noie dans la mer, la mer se fond dans le ciel. Tout en bas, on devine la plage, le sable. Mais c'est tellement indécis que ce pourrait être encore la mer. Ou bien la mer elle-même n'est peut-être que l'ondulation du sable, à contre-jour. Seule l'écume d'une vague, au loin, tranche sur ce flou, cet indistinct entre-deux. C'est une photo qui invite au voyage, au rêve, au mystère. Au silence.

Ce qui me rend perplexe n'est pas la photo en elle-même, mais sa légende. La voici : « Belle-Ile-en-Mer, en 1997 ». Pourquoi cette précision ? Pourquoi « en 1997 » ? Je vois bien l'idée : beaucoup de journaux ont pris l'excellente habitude de dater les photos qu'ils publient, pour éviter de donner prise au soupçon de détournement, de manipulation, voire de bidonnage. La télévision elle-même (qui a beaucoup à se faire pardonner en la matière) fait un louable effort en ce sens, en datant de plus en plus souvent les images recyclées, utilisées hors contexte dans les JT. Je suis sûr à cette démarche hautement déontologique. L'applaudis des deux mains. Mais je reviens à cette photo de ciel et de mer, à Belle-Ile-en-Mer. Pourquoi avoir précisé « en 1997 » ? Ce serait Chirac ou Jospin, d'accord, mille fois d'accord. Mais le ciel ? Mais la mer ? Cette photo pourrait avoir été prise en 1902, en 1955 ou en 2004. Elle est l'illustration parfaite des vers de Rimbaud : « Elle est retrouvée./Quoi ? - L'éternité./C'est la mer allée/avec le soleil. »

Cette photo, c'est l'éternité. Elle n'a pas d'âge. Elle n'a pas d'année. Elle aurait été prise un an plus tard, en 1998, le ciel n'aurait pas bougé, la mer non plus. Elle est dépouillée de tout élément concret qui pourrait la dater, qui pourrait donner prise au temps, à l'usure, au changement. Il n'y a ni arbre, ni maison, ni immeuble, ni route, ni voiture, ni humain. Elle ne dit rien du paysage autour, de sa dégradation par des constructions (thème de l'article qu'elle est censée illustrer). Elle ne dit même rien de l'érosion des falaises ou des dunes, tellement elle est abstraite : c'est une quintessence de ciel et de mer, fondus dans la même indistincte lumière. A la limite, on aurait peut-être aimé, comme seule précision, l'heure à laquelle elle a été prise. Tot le matin ? Au coucher du soleil ? Ou bien la saison : ciel d'hiver ? Ciel d'orage en été ?

Mais l'année, quelle importance ? Quei en jeu ? On peut même dire que toute sa force est précisément dans son éternité. Plus on la regarde, plus on se sent happé par l'infini. Elle rend exactement la sensation qu'on a parfois au bord de la mer, quand on est seul, qu'on se laisse absorber par le mouvement des vagues et la splendeur du ciel et qu'on a envie que ça ne s'arrête jamais. Alors, pourquoi « en 1997 » ?

Peut-être, me dis-je, y a-t-il une explication, intime et secrète. C'est celle que donnerait peut-être le photographe, si on lui posait la question. Il s'appelle Rémy Artiges. C'est marqué en tout petit, en bas de la page. J'imagine que c'est lui qui a écrit la légende, au dos de la photo : « Belle-Ile-en-Mer, en 1997 ». Et c'est pour lui, me dis-je, que cette légende est importante. Pas pour nous, l'imagine que cette date signifie quelque chose de précis pour lui. C'est en 1997 qu'il a pris cette photo. Ni avant, ni après. Et il veut s'en souvenir. Il a voulu marquer la date parce que cette année-là, ce jour-là, il a vécu quelque chose d'unique, dont lui seul se souvient. Qui appartient à sa vie à lui. Peut-être a-t-il été heureux comme jamais, face à cette mer, à ce ciel. Ou au contraire terriblement malheureux. Revoyant cette photo, huit ans plus tard, lui seul pourrait dire ce qu'il vivait en la prenant. Qui il était en cet instant. Quel bonheur le submergeait. Ou quel désespoir le transperçait. Lui seul sait ce que « en 1997 » veut dire. Son 1997 à lui. En cet endroit, en cet instant. Mais je réalise que je pourrais me faire exactement la même réflexion à propos de l'indication de lieu : « Belle-Ile-en-Mer ». Je connais bien Belle-Ile-en-Mer. Or s'il y a une chose évidente dans cette photo, c'est qu'elle ne montre strictement rien de Belle-Ile-en-Mer. Ce pourrait être ailleurs, n'importe où, aux Antilles ou aux Etats-Unis. Rien, absolument rien, ne rappelle Belle-Ile-en-Mer. Ce n'est Belle-Ile-en-Mer que dans le regard du photographe. Dans son souvenir. Ici, à Belle-Ile-en-Mer, en 1997, il a vu ceci. Et sa photo en témoigne, à jamais.

Ce n'est Belle-Ile-en-Mer que dans le regard du photographe. En 1997, il a vu ceci et sa photo en témoigne à jamais.

Voilà comment on se fait embarquer par une photo. On feuillette le journal, plus ou moins distraitemment, et on se fait arrêter par cette photo. On ne voit plus qu'elle. Peut-être, me dis-je, parce qu'elle dit le contraire de tout ce que dit un journal. Un journal détaille les mille éclats de l'actualité, l'écume des jours, tout ce qui passe et s'efface, chassé dès le lendemain par une autre actualité. Par d'autres événements. Soudain, par effraction, en noir et blanc, voici l'éternité. Voici ce qui reste, à jamais. Ce qui ne bouge pas. Et pourtant, au cœur de la photo, invisible au regard, se cache un événement. Intime et secret. Et c'était à Belle-Ile-en-Mer, en 1997 ■